

DANS LA FORÊT

ROMAN

JEAN HEGLAND

TT

Inédit en France, mais grand succès aux Etats-Unis lors de sa parution, en 1996, ce livre apocalyptique et intimiste pourrait agrandir la liste des bons vieux romans d'anticipation que s'arrachent les Américains depuis l'élection de Donald Trump, aux côtés de 1984 ou *Fahrenheit 451*. C'est un véritable trésor qui nous parvient aujourd'hui, après vingt ans de silence, de sommeil, d'hibernation, pendant que le monde réel agençait son chaos. Quoi de plus normal qu'un livre sur le repli et la résistance demeure en retrait si longtemps, avant de ressurgir pour diffuser son message d'espoir ? *Dans la forêt* raconte l'isolement et la survie d'une famille américaine, dans un pays dévasté par une catastrophe politique non identifiée, sans électricité ni essence, sans âme qui vive ni ravitaillement possible.

Le livre s'ouvre sur une fête de Noël qui réunit deux sœurs, mimée autour d'un vide abyssal, dans une chorégraphie presque chaplinesque. Pas de dinde à déguster, pas même la certitude qu'on soit le 25 décembre et, sur-

tout, pas de parents à embrasser. Mère s'est éteinte la première, après avoir acheté les derniers bulbes de tulipes rouges disponibles dans le pays. Père n'a pas tardé à suivre, la cuisse pulvérisée par sa tronçonneuse, au cours d'une imprudente sortie en forêt. Jean Hegland plante le décor de désolation, énonce l'hécatombe. Et pourtant, la féerie s'immisce dans l'horreur, l'imagination tue l'abomination. Un vieux chausson de danse, un sachet de thé décoloré, le souvenir même d'une musique : tout peut redémarrer à chaque instant par la magie de la pensée. La puissance du roman tient à cet art de faire surgir la beauté scintillante des héroïnes, au plus noir de leur destin. Mais c'est surtout l'inventivité de la romancière (sa multiplication des imprévus, son dynamitage des clichés) qui éblouit de bout en bout. Le titre original introduit l'idée de mouvement, d'enfoncement, d'enfouissement à l'intérieur de la forêt. Il faut se laisser happer par ce livre-refuge aussi dévorant que régénérant, qui montre qu'on peut toujours se fabriquer un nid douillet avec des broussailles.

— **Marine Landrot**

| *Into the forest*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Josette Chicheportiche, éd. Gallmeister, 302 p., 23,50€.

L'APPRENTISSAGE DE DUDDY KRAVITZ

ROMAN

MORDECAI RICHLER

TTT

Duddy Kravitz n'est qu'un gamin turbulent au début du roman – à la fin, il n'a encore qu'une petite vingtaine d'années, qui ne semblent pas l'avoir vu mûrir. Petit Juif montréalais, il fait ses premières armes en faisant tourner en bourrique M. MacPherson, instituteur chahuté qui rechigne pourtant à avoir recours à « la ceinture ». Il faut dire que Duddy n'est pas très bien entouré pour rester dans le droit chemin : hormis son frère aîné, Lennie, qui bâche pour devenir médecin, il grandit avec Max, son père, chauffeur de taxi et souteneur à l'occasion, et Benjy, son oncle communiste, qui ne parviennent pas à le contenir. Avec pour viatique le mot de son grand-père : « *Un homme sans terre n'est personne* », Duddy se lance dans de hasardeuses entreprises pour devenir riche et acheter un terrain bien à lui. Après les « *courts métrages mondains* » sur des bar-mitsva, il s'enlise

bientôt dans les trafics douteux : timbres, bandes dessinées, cosses de hockey, machines à sous... Tout y passe, mais rien ne marche, décidément, pour ce baratineur hors pair, « *diplômé de la vie* » mais maladroit avec les femmes – il laissera passer l'amour de la gentille Yvette, la seule pourtant à avoir la tête sur les épaules... Paru en 1959, ce savoureux *Apprentissage de Duddy Kravitz* est le quatrième roman de Mordecai Richler (1931-2001) – et, après *Solomon Gursky* traduit l'an dernier, le second publié par les éditions du Sous-sol, qui ont entrepris de faire connaître en France ce formidable romancier canadien anglophone, virtuose de la satire passé maître dans l'art du dialogue ciselé et de la narration trépidante. — **Gilles Heuré**

| *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, éd. du Sous-sol, 414 p., 23€.

Gallimard

présente



GRAHAM SWIFT

Le dimanche des mères

ROMAN

« Un roman d'apprentissage fulgurant, limpide et étincelant. »

Nathalie Crom, *Télérama*

« Dans l'Angleterre d'Evelyn Waugh, un dimanche de printemps offre à une lectrice un destin romancière. Un petit chef-d'œuvre de Graham Swift, concis et grisant à la fois. »

Bruno Juffin, *Les Inrockuptibles*

« Déambulant dans le siècle, Graham Swift tisse une histoire brève et dense à la fois raffinée et délicate, tout en suggestions. »

Pascale Frey, *Elle*

« Une sorte de gravité aérienne leste de des chaque geste, chaque phrase. »

Claire Devarrieux, *Libération*

« Sensualité et nostalgie se disputent vedette dans ce roman qui atteint le noir la cible. »

Éric Neuhoff, *Le Figaro Littéraire*



Gallimard

gallimard.fr | facebook.com/gallimard